

Chronique de l'Institut

Lionel Groulx

Volume 10, Number 1, juin 1956

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/301757ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/301757ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Groulx, L. (1956). Chronique de l'Institut. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 10(1), 146–152. <https://doi.org/10.7202/301757ar>

CHRONIQUE DE L'INSTITUT

Réunion générale de l'Institut. — C'est pour nous l'événement principal de l'année. Il sied qu'il vienne en tête de cette chronique. En cette année 1956, au surplus, l'anticipant seulement de quelques mois, nous célébrions un anniversaire de quelque importance: les dix ans de l'Institut, né le 13 décembre 1946. La Réunion a eu lieu, selon le programme annoncé, le 14 avril dernier. Les deux séances de la matinée et de l'après-midi se sont tenues dans le salon « Chêne » de l'Hôtel Windsor (Montréal), grâce à la généreuse hospitalité de notre grand ami, M. Maxime Raymond. Le même ami a encore voulu nous faire servir gratuitement le dîner que l'Institut a l'habitude d'offrir à ceux de nos directeurs ou représentants de sections qui viennent de loin. Notre quinzaine de convives n'a eu qu'à se louer de l'excellent menu du grand hôtel montréalais et de la courtoisie de son personnel.

Une impression particulière se dégage-t-elle de cette réunion de 1956 ? L'anniversaire et son fréquent rappel donnaient un peu de solennité à notre rencontre. Il y avait de quoi mesurer le chemin parcouru. Et l'on évoquait, malgré soi, le coup d'audace qu'avaient pu être la naissance de l'Institut et sa survivance opiniâtre depuis dix ans. Dans son allocution d'ouverture, le président, en quelques phrases sobres, a rappelé l'événement :

Je ne ferai pas de lyrisme sur cet événement, non plus que sur la première période de notre vie. Nous sommes nés, comme vous le savez, dans un berceau austère, sans le sou; nous avons fondé notre œuvre principale, la *Revue*, sans le sou, sans autre espoir ou sans autre capital que l'encouragement, au début verbal de généreux amis. Si la naissance fut austère, le présent, l'avenir le demeurent. Nous avons vécu; mais il nous reste toujours à vivre.

Dans l'avant-midi consacré à la vie intérieure de l'Institut: administration, état des finances, état de la *Revue*, moyens de

lui venir en aide, présentation des rapports des sections, élection du Comité des administrateurs, on constate une confortable assistance. La plupart des sections de l'Institut ont tenu à faire acte de présence par un, deux et même plusieurs représentants. Tout se passe comme dans les années passées. Mais, nous semble-t-il, les rapports des sections sont plus nourris, plus riches, attestent des méthodes de travail améliorées, une poussée en pointe plus décisive vers des études plus approfondies. On note aussi, dans la réunion, ce même esprit de franche cordialité qui, depuis dix ans, n'a jamais été marchandé à l'œuvre.

Esprit qui se manifeste particulièrement lorsqu'on en vient au débat sur la *Revue*. Il devient manifeste qu'elle est la *Revue* de tous, qu'on s'y attache, qu'on la veut prospère, toujours digne de l'excellente réputation qu'elle s'est acquise. Peu de critiques, mais beaucoup de propositions intéressantes, constructives, spécialement pour l'expansion de la *Revue*, l'accroissement du nombre de ses abonnés. Chacun sait qu'il suffirait d'allonger nos listes d'une centaine de noms pour mettre l'œuvre capitale de l'Institut en mesure de combler son déficit. Par décision unanime, chacune des sections s'engage à fournir à l'administration, une liste de dix noms d'abonnés possibles ou probables. Quelques sections ont déjà satisfait à cet engagement. Nous attendons pour bientôt la réponse des autres.

La séance de l'avant-midi se clôt par l'élection du Comité de l'administration de l'Institut, élection obligatoire tous les deux ans : président, vice-président, secrétaire-trésorier. Par vote unanime et sur simple proposition de M. le Chanoine Victor Tremblay, appuyé par M. Marcel Trudel, les trois membres du Comité sont réélus à leur même poste : Chanoine Lionel Groulx, Guy Frégault, Maurice Séguin.

Séance de l'après-midi. — Trois travaux sont présentés : *L'Affaire des Écoles juives en 1929-1931*, par M. Robert Rumilly ; *Mission de Mgr Merry del Val au Canada*, par le R.P. Thomas Charland, O.P. ; *Problèmes historiques de la langue franco-canadienne*, par M. Gaston Dulong. Le travail de M. Rumilly paraîtra dans la prochaine livraison de la *Revue*. Pour un bon nombre, il évoquait des événements récents. C'était une page d'his-

toire contemporaine. L'auditoire a pris grand intérêt à ce rappel d'un débat qui, dans le temps, n'a point manqué de piquant. Chacun sait aussi quel courant de vie, M. Rumilly sait faire passer en ses évocations historiques. Le travail du Père Charland n'offrait pas moins de piquant, trop peut-être pour déterminer l'auteur à nous remettre son texte, tant il est vrai que le recul en histoire est chose relative et que la susceptibilité des hommes échappe encore à toute chronologie. L'étude de M. Dulong paraît en ce présent no de la *Revue*. On y verra combien de problèmes pose toujours l'étude du parler franco-canadien.

Il serait trop long de résumer ici les débats soulevés par chacune de ces études. Il fallut, bien à contre-cœur, les écourter, mettre un frein à la verve des discutants. La Réunion de 1956 n'était pas terminée. Il fallait penser au banquet du soir. Retenons, comme mot de la fin, cette réflexion d'un ami, fortement blasé sur les débats parlementaires et qui nous disait à la fin de ces études et de ces discussions de l'après-midi : « C'est mieux qu'un parlement-école ; c'est un parlement modèle. »

Banquet du soir. — Son Honneur, le Maire de Montréal, M. Jean Drapeau, nous avait réservé, comme l'année dernière, une réception civique. Elle aurait lieu, cette fois encore, sous forme de banquet, mais pour ce coup, dans la très jolie salle du Chalet de l'Île Sainte-Hélène. Près de deux cents de nos amis avaient reçu l'invitation de M. le Maire. Grande famille, toujours heureuse de se retrouver autour d'une œuvre qu'elle a maintenue, comblée de son assistance financière et surtout de son amitié. M. Jean Drapeau, forcé de se rendre à une autre réunion, s'est fait représenter par l'une de nos amies, Madame Letellier de Saint-Just, échevin de Montréal. Le président salue l'auditoire. Il raconte brièvement la naissance de l'Institut, rappelle les promesses alors faites, la part fatalement abandonnée en cours de route. Il redit la gratitude des administrateurs et directeurs envers tous ceux-là qui ont assuré la vie de l'œuvre : bienfaiteurs, collaborateurs de la *Revue*, publicistes, propagandistes. Il rend un hommage spécial à l'un de ces derniers :

Nul ne m'en voudra de rendre un particulier
hommage à celui-là que je pourrais appeler le plus

actif et le plus éloquent propagandiste de notre œuvre, celui qui fut le premier à en saluer et avec tant de joie la naissance et qui, depuis lors, sans jamais y être sollicité, n'a jamais perdu une occasion de plaider notre cause devant le public : M. Omer Héroux. Qu'en sa retraite restée active de la rue McDougall, vos applaudissements aillent porter au vénérable doyen du journalisme, l'expression de notre plus vive gratitude.

Enfin, à l'adresse de ceux-là de l'extérieur qui pourraient encore s'interroger sur l'opportunité d'œuvres telles que celle de l'Institut et de la Revue, le président définit une fois de plus le rôle de l'histoire dans la vie d'un peuple :

Je n'ignore point que beaucoup de gens, à considérer le caractère austère et spéculatif de notre Revue, son désintéressement absolu de tout esprit de propagande, pourraient se demander et se demandent peut-être à quoi peuvent bien servir un enseignement de cette sorte ou une histoire bâtie avec cette rigueur. Et, sans doute, ces hommes qui passent leur temps à remuer des papiers poudreux ou à bousculer des morts pour les interroger, leur arracher les secrets d'époques révolues, ces hommes, dis-je, peuvent paraître accomplir le travail le plus spéculatif et le plus vain. Et pourtant, n'est-il pas vrai, toute spéculative qu'elle paraisse, que l'histoire n'en reste pas moins, par son utilité pratique, une discipline irremplaçable dans la vie d'un peuple ? Les historiens ne prétendent pas remplacer le politique ni l'économiste, ni le sociologue ; pas plus qu'ils ne prétendent que ce soit leur affaire de dégager ce que l'on appelle parfois les lois de l'histoire. Mais s'il n'y a pas d'hommes abstraits ni de peuples abstraits, et si des pays ont payé cher les expériences d'idéologues qui ont bâti leurs théories sur ce fondement arbitraire, il importerait donc souverainement que toute politique, toute économie, toute sociologie s'appliquent au réel, au concret, sous peine des pires erreurs et d'irréparables gauchissements. Mais alors, à qui politiques, économistes, sociologues iront-ils demander les fondements concrets de leurs études et de leur action, si ce n'est à ces hommes de cabinet et de poudreuses archives qui, le plus objectivement possible, s'efforcent de reconstituer, dans

sa vérité, l'homme réel, le peuple réel, façonnés, individualisés par son milieu et son passé historique ?

L'historien ne se charge pas de dégager les lois de l'histoire. Mais le politique, l'économiste et le sociologue qui auront lu l'histoire avec intelligence se rendront compte facilement que s'il n'y a pas déterminisme en ce domaine ni de dialectique impitoyable, il y a tout de même une causalité. La vie d'un peuple n'est pas faite que de décousu ou de hasard. Les faits ne font pas que se suivre; ils s'enchaînent. Et ils s'enchaînent selon une causalité où s'aperçoivent les courbes ou les lignes du bon ou du mauvais usage qu'hommes et peuples et surtout chefs de peuples à tout degré font de leur liberté. L'histoire aperçue, étudiée sous cet angle, pourrait donc enseigner certaines lois de vie qu'on ne saurait impunément mépriser dans la gouverne des peuples.

Aujourd'hui plus que jamais n'aurions-nous pas besoin de l'enseignement historique, alors qu'à travers le monde, ainsi que l'a dit dernièrement un grand chef d'Etat, tant de pays, épris d'un fol internationalisme, semblent « fatigués de leur existence en tant que nations indépendantes » et que, chez nous, au Canada français, tant de déracinés, emballés par la chimère de l'on ne sait quel supra-nationalisme, rêvent d'un fédéralisme abâtardi qui ne pourrait qu'acheminer notre petit peuple à une liquidation de sa nationalité ?

Je ne résume point le spirituel et substantiel discours de M. Marcel Trudel. On l'a lu plus haut. Nul ne pouvait mieux résumer *Nos dix ans* et en dégager leçons plus opportunes.

La fondation Lionel Groulx. — Beaucoup, en cette soirée du 14 avril, attendaient une nouvelle-surprise. Certaines rumeurs avaient couru. L'attente de personne ne fut trompée. A la fin du banquet, Me Joseph Blain, avocat de Montréal, l'un de nos meilleurs amis et de nos plus insignes bienfaiteurs, se levait pour prononcer une allocution, dont voici les principaux passages :

Des voix autorisées vous ont exposé tantôt ce qu'ont été les dix premières années de vie de l'Institut et de la Revue. Après cette heureuse mais difficile décennie, il appert clairement que l'œuvre, à cause

de son excellence, comporte un gage sérieux de durée. Pour que son épanouissement se poursuive sans chance de défaillance, il importe que soit maintenue cette grande force de vie qui seule explique ses succès et qui réside, sans erreur possible, dans l'indépendance et le désintéressement des membres de l'équipe.

Mesdames et messieurs, l'expérimentation savante de notre siècle réclame, et non sans raison, l'établissement de laboratoires, de centres de recherches. La mise en valeur du patrimoine commun commande ces initiatives, et ce, tant au point de vue culturel, social, économique que politique. Aurait-on le droit d'oublier le domaine de la science de l'histoire, d'une si incontestable importance ?

Si nous nous reportons à l'époque de la naissance de l'Institut, si nous considérons bien les progrès accomplis depuis et les promesses d'avenir qu'ils autorisent, ce centre de recherches et de diffusion s'avère de grande importance, non seulement à raison de la science particulière qu'il développe, mais aussi à cause de ses projections sur les plans politiques, sociaux et économiques de la nation.

C'est dans ce dessein, mesdames et messieurs, que s'est formé, il y a quelques jours à peine, un organisme de soutien. Quelques amis de l'œuvre ont cru qu'il conviendrait, à l'occasion de son dixième anniversaire, d'offrir à l'Institut ce gage de survie. Il s'agit tout simplement d'une fondation, sans aucun but lucratif et visant à recueillir par voie de souscriptions et à maintenir, grâce aux bons offices de fiduciaires, un avoir capable d'assurer la permanence de l'Institut et de la Revue, et cela, tout en sauvegardant l'autonomie financière et intellectuelle de son comité de direction.

Fondation Lionel Groulx, mesdames et messieurs, tel est le nom qui s'imposait à la corporation constituée hier et dont le but premier est d'aider l'Institut à poursuivre son œuvre suivant les desseins et dans l'esprit des fondateurs. Son siège social est au même endroit que celui de l'Institut, c'est-à-dire au cœur même de l'œuvre, soit chez M. le Chanoine Lionel Groulx.

Nul besoin de dire quels applaudissements de l'auditoire ont ponctué l'allocution. Le président, plus ému qu'il n'aurait voulu l'être, ne put que remercier d'un mot. L'avenir de l'Institut semble donc effectivement assuré. Il faudrait aussi citer cet autre passage de l'allocution de Me Blain :

Les initiateurs du mouvement ont voulu eux-mêmes faire le premier geste, et c'est ainsi que, dès le principe, nous est assurée une souscription de \$10,000. L'objectif recherché est un patrimoine de \$100,000 et nous comptons, mesdames et messieurs, amasser en argent ou valeur équivalente, d'ici un an, un avoir d'une valeur non inférieure à \$50,000.

Si l'on veut bien retenir qu'en la « corporation » composée de cinq membres, figurent, outre Me Blain, M. Maxime Raymond, ancien chef du Bloc Populaire, le Dr Jacques Genest, directeur médical de l'Hôtel-Dieu de Montréal, le notaire Charles-Auguste Émond, on ne doutera point que ces hommes désintéressés qui sont en même temps des hommes d'action, ne mènent rapidement à bonne fin l'œuvre qu'ils daignent si généreusement entreprendre. A eux, encore une fois, notre plus cordial merci.

Le voyage en Europe. — Nos lecteurs l'ont appris en notre livraison de mars dernier, l'Institut a accepté de patronner un « Voyage au Pays des ancêtres ». Les dates du départ et du retour sont quelque peu changées. Nous nous embarquerons le 20 août à Québec, sur *l'Homéric*, pour revenir sur le même bateau, le 6 octobre. Pour le reste, l'itinéraire reste le même. Il nous faut un groupe d'environ cinquante voyageurs, pas davantage. Un bon nombre de nos amis se sont déjà inscrits. Qu'on se hâte de retenir son billet. Pour tous renseignements supplémentaires qu'on s'adresse soit à l'Institut d'Histoire de l'Amérique française, soit à M. J.-Alfred Perrault, 26 Elmwood, Tél.: CR. 7855 ou à Canadian Touroperators Ltd., 265 ouest, rue Ste-Catherine, Montréal, Tél.: HA. 1626.

LIONEL GROULX, ptre
Président de l'Institut